

CARLO EMILIO GADDA mais qué pastis !

■ La traduction française du plus grand roman de Carlo Emilio Gadda, *Quer pasticciaccio brutto de via Merulana* (1957), datait de 1963 : plus de cinquante ans ! Si elle avait courageusement donné à lire en français ce roman réputé intraduisible, il fallait néanmoins redonner au *Pasticciaccio* toute sa saveur. Jean-Paul Manganaro, déjà traducteur de six livres de Gadda et auteur d'un bel ouvrage sur lui (*Le Baroque et l'Ingénieur*), nous procure aujourd'hui cet intense plaisir.

La tâche est lourde : Gadda a créé son pastis (pâté) de diverses langues, dialectes et patois de l'Italie en les tressant à l'italien et à la langue romaine de base. Amateur de langues comme son personnage Angeloni l'est de délicatesses charcutières, ce plurilinguiste malmène ces « langues » pour les faire s'interpénétrer joyeusement, se répondre comme sur une portée musicale, où les dissonances riment avec jouissance (voyez le compositeur Gesualdo). D'autant plus que les dialectes et patois italiens sont encore parlés aujourd'hui : le lecteur italien, à défaut de les connaître, peut les reconnaître. Ce qui est radicalement différent en

France. Il a donc fallu au traducteur élaborer « une langue mouvante – entre élisions et agglutinations, entre métalangage et métalexique – qui aurait pu rendre un corps et un mouvement saturés et efficaces à l'œuvre ». Et si, par moments, la lecture vous paraît ardue, hachée, lisez à haute voix : vous entendrez votre gardienne d'immeuble, tel type au café. Tout s'ouvre et chante.

ENQUÊTE BAROQUE

Et le récit ? Malmené lui aussi. Mars 1927, à Rome, en plein régime fasciste, sur lequel Gadda ne cesse de tirer (tout en lui s'oppose logiquement au fascisme). Un double crime a lieu au 219 via Merulana : un vol, suivi peu après de l'assassinat d'une amie du commissaire Francesco Ingravallo, « don Ciccio » : la belle, éthérée, inaccessible et stérile Liliana Balducci. Ingravallo mène une enquête baroque, entravée par l'embrouillamini que constitue chaque personnage, s'ajoutant à l'embrouille du meurtre lui-même. Chez Gadda, chaque fait est la conséquence d'une multitude de causes ; chaque personne est la somme d'un écheveau de névroses se

coagulant, mais demeurant dans sa solitude. Dans les méandres de l'enquête, les digressions font avancer l'écriture, déployant une pensée de la fécondité vécue comme obsession, parfois sur le mode de la fureur. Les femmes : peur de ne pas avoir d'enfants, ou d'en avoir trop ou trop tôt. Les hommes : étalons prétentieux. Pas anodin que cette histoire tourne autour du vol de... bijoux de famille ! Une prose virtuose, où le vocabulaire technique se mêle ironiquement au parler populaire, des pages d'une rare beauté, des méditations entre métaphysique et sensualité : Gadda est un virtuose. Dans la truculente galerie de portraits de personnages singuliers que dessine Gadda, le moindre n'est pas la ville de Rome, l'éternelle, théâtre baroque de ces passions tragiques et risibles, s'étendant jusque dans le Latium des Castelli et le vin de Frascati. Mon seul regret, dans cette formidable et revigorante traduction, est la disparition dans le titre du mot « pastis », si riche et mystérieux. Pour le reste, plongez sans réserve dans l'œuvre d'un des plus grands écrivains du 20^e siècle. ■

Olivier Renault

ONUMA NEMON cosmologie

■ « Le sang circule autour et la forme découle de ça, de l'inscription impérieuse ; le plan s'est construit à mesure ; pas d'organisation suprême, d'horlogerie kantienne, même récente. » La dernière phrase d'*États du monde* est à prendre au sérieux tant elle décrirait la cosmologie Onuma Nemon, ce vaste projet qui inclut jusqu'au nom de son auteur, rendu anonyme par le jeu de sa signification : « Mon nom est personne. »

Une seule œuvre en expansion, entamée au début des années 1960, élaborée par unités de personnes et de lieux et se justifiant par l'ambition de la totalité et la prolifération du domaine fictionnel. En 2004, *Quartiers de ON!* avait pu sembler un paroxysme. *États du monde* prouve le contraire. Mettray offre des moyens aboutis, une mise en page lumineuse et l'idée d'insérer des autocollants dans les marges du texte.

Ossip, l'ancêtre tzigane, ouvre le chant. Il incarne le « fond diffus cosmologique ». Son destin est croisé aux souvenirs de Staline, le Gros Sosso. On comprend d'emblée qu'on a à faire à une érudition sublime, broyée par la moulinette du rêve psychanalytique. Les références donnent le tournis, les intuitions

fictionnelles se vérifient par le sens acéré des disciplines historiques. L'histoire délire par l'anecdote et la volonté des corps.

TRIBU DES GRAS

Ces vies sont faites de modestie. Une ribambelle de grands ancêtres apparaîtra, jusqu'à l'arrivée de Fernande, énormité, mère nourricière de treize enfants. Par elle se déploie le quartier Saint-Michel de Bordeaux, bain mythologique de la seconde partie. On a plaisir à retrouver cette tribu des gras, tant elle prit importance au fil des textes précédents.

Sans cesse l'action est coupée de rythmes qui lui sont opposés. Le sens de l'histoire ne suit pas une chronologie stricte. L'héritage avant-gardiste des années 1960 est un guide au lecteur perspicace, habitué des formes réfractaires. Jamais ne s'arrête la machine à produire de l'existence sous forme de langage. Cette méthode narrative, un grand décentrement du monde, fabrique de l'hétérodoxe. Que connaîtrions-nous avec certitude, si nous n'attendions de la littérature que la seule dimension univoque de la vision d'ensemble ? Lire dans le brouillard

est l'expérience propre aux fictions ouvertes, si peu faites pour se refermer, dont l'emportement est conçu comme une carte qui se déploie sans cesse.

Cet agrégat sous forme de voix, fleuve de fragments juxtaposés, incipits fixés là, s'inscrit dans une pratique dont l'importance seule est de faire et de produire. Une ambition folle dans une modestie de la pratique serait la justification ultime de cette entreprise exorbitante, cette bible des pauvres.

États du monde met au jour ce travail souterrain, comme une possibilité de présentation de la cosmologie. Il n'y a ni contour ni certitude, nulle histoire d'ensemble racontée mais une somme de mini épopées. Car, le sens du drame imprègne chaque page, la sensibilité frôle chaque action. Surtout, l'élan de la langue est digne des grands.

Il faut accepter l'humilité face au poids de la part non éditée, inconnue. L'ambition du projet est rare et la figure d'Onuma Nemon encore injustement ignorée. « Et désormais nous sommes dans un scénario d'inflation éternelle. » ■

Dominique Jenvrey

Onuma Nemon

États du monde

Mettray, 831 p., 29 euros